

incertain ou même négatif. Avec une merveilleuse sagacité, Kant découvre à la fois et qu'il existe une place pour toutes ces facultés de la vie de *relation*, et que cette place est vide, ce qui devait être, puisque, dans ses recherches, il avait supprimé l'un des termes du rapport.

#### Philosophes socialistes.

La philosophie socialiste se place à un point de vue diamétralement opposé. Au lieu de considérer l'homme comme individu isolé, elle l'étudie comme « être social et sociable », comme faisant partie d'un tout qui est le « genre humain ». Au bout de ses analyses, elle s'efforce même d'établir ou du moins de pressentir la nature des rapports de l'homme avec le reste de l'univers sensible.

SAINT-SIMON ET SON ÉCOLE. — Saint-Simon et son école, préoccupés avant tout d'organiser la société sur un plan conforme à leurs vues de progrès, ont fait, dans leurs œuvres, une part assez restreinte à la philosophie proprement dite.

Voici en quelques mots le résumé de leur théorie, ou plutôt, comme ils disaient, de leur dogme, tel qu'il ressort de leurs livres, tel aussi que j'ai pu le compléter par le souvenir de nombreux entretiens que j'ai eus, dans ma jeunesse, avec

Enfantin, et surtout avec Lambert-Bey, le véritable métaphysicien de l'école <sup>1</sup>.

Pour les saint-simoniens, tous les êtres, tous les hommes, toutes les choses font partie d'un grand tout qui est Dieu. Dieu est tout ce qui est, tout est en lui, tout est par lui. *In eo vivimus, movemur et sumus*. Par rapport à chacun de nous, la vie se manifeste sous un triple aspect : le *moi*, le *non-moi* existant séparément, mais tendant à une union de plus en plus parfaite dans le sein de l'Infini qui est Dieu. Cette *trinité* se figure ainsi :

DIEU  
OU  
L'INFINI  
~~~~~  
*moi, non-moi.*

1. Lambert-Bey, ingénieur des mines, sorti l'un des premiers de l'École polytechnique, avait suivi Enfantin en Égypte après Ménilmontant, et pris une part active aux études géodésiques qui ont rappelé l'attention de l'Europe sur la nécessité et la possibilité du percement de l'isthme de Suez. Entré au service du pacha, il fonda à Boulaq une école analogue à l'École polytechnique, puis, après avoir pris sa retraite, revint vivre à Paris. C'était un mathématicien hors ligne, un esprit d'une grande puissance intellectuelle, et d'une instruction aussi solide qu'universelle. Il avait malheureusement une horreur presque invincible de tout travail écrit; c'était surtout dans des conversations familières que sa pensée se traduisait le plus volontiers, et ses auditeurs en conservaient une impression ineffaçable. Un écrivain distingué de notre temps, M. Henry Fouquier, s'est plu, en diverses circonstances, à rendre un éclatant hommage aux qualités éminentes de cet esprit, vraiment supérieur.



« Dieu, l'être infini, universel, exprimé dans son unité vivante et active, c'est l'*amour* infini, universel qui se manifeste à nous sous deux aspects principaux, comme esprit et comme matière, ou, ce qui n'est que l'expression variée de ce double aspect, comme intelligence et comme force, comme sagesse et comme beauté. L'homme, représentation finie de l'être infini, est, comme lui, dans son unité active, *amour* et, dans les modes, dans les aspects de sa manifestation, esprit et matière, intelligence et force, sagesse et beauté. » (*Exposition saint-simonienne*, p. 410.)

Les saint-simoniens, particulièrement Enfantin et Lambert, se plaisaient à traduire cette formule de *trinité* dans tous les ordres d'idées possibles, cherchant à dégager partout le terme central, le terme supérieur, qu'ils imprimaient en caractères majuscules, tandis que les deux autres étaient figurés en italiques.

En dégagant ces définitions de la phraséologie mystique du temps, on peut dire que, dans le système saint-simonien, le caractère essentiel, prépondérant de Dieu, de l'être, de l'homme qui en est une manifestation finie, c'est ce qu'ils appelaient l'*amour* et ce que nous appellerions aujourd'hui la *volonté* ou mieux encore, avec Kant, la bonne *volonté*, la volonté cherchant

sans cesse à réaliser partout le bien, le mieux, le parfait.

Dans les classifications de l'école, c'est toujours le terme qui correspond à l'*amour*, à la *bonne volonté* qui a la première place. Et cela, parce que, disaient ces penseurs, c'est l'amour ou la volonté qui seuls déterminent l'action. Il ne suffit pas de *savoir* où est le but; il ne suffit pas d'avoir la *force*, le *pouvoir* nécessaire pour s'en rapprocher. Il faut, avant tout, avoir le *désir* d'y atteindre, sans quoi tous les autres éléments demeureront stériles.

Depuis Kant, Maine de Biran, jusqu'aux saint-simoniens, jusques et y compris Schopenhauer, c'est la volonté et non la pensée qui est le tout ou le presque tout de l'homme. Au *cogito ergo sum* de Descartes, notre siècle a substitué le *volo ergo sum* et il est curieux de constater ce *consensus* de philosophes partant d'origines aussi différentes.

C'est en cela peut-être que se résumera le progrès réalisé par notre temps dans l'ordre purement métaphysique.

Pour en revenir aux saint-simoniens, la règle morale c'est de maintenir l'équilibre, l'harmonie entre les deux faces de la vie universelle, le *moi* et le *non-moi*. Nul ne doit être sacrifié aux autres, ou prétendre que les autres se sacrifient



pour lui. (J'aurai occasion de revenir sur ce point.)

Ce système panthéistique, d'une nature spéciale, soulève naturellement les objections connues et communes à tous les systèmes analogues.

Pour être juste cependant, il faut remarquer que les saint-simoniens repoussent la qualification de panthéistes, ou plutôt s'efforcent d'établir une barrière infranchissable entre eux et Spinoza. « Spinoza, disent-ils, comme ses devanciers, ne conçoit qu'un *tout* sans *volonté*, que des propriétés sans activité..... L'unité ainsi établie, l'unité de substance est donc une abstraction dépourvue de vie, ne pouvant offrir à l'homme aucun attrait sympathique, et le laissant isolé au milieu du monde qu'il s'agit précisément d'expliquer. » La théorie saint-simoniennne, au contraire, conçoit Dieu comme une *unité vivante*, comme une *activité*, comme la *volonté*, l'*amour*, la *vie* par excellence.

Des différentes objections classiques contre le panthéisme qui furent opposées aux philosophes saint-simoniens, nous ne nous arrêterons qu'à la plus importante qui est celle-ci :

Si Dieu est tout, si toutes les activités individuelles ne sont que des modes de l'existence divine, il n'y a plus de liberté pour l'homme, et, partant, plus de moralité pour ses actes.

A vrai dire, cette objection peut être opposée à tous les systèmes connus, et, pour s'en tenir au christianisme, on se rappelle que la conciliation de l'idée de la liberté humaine avec celle de la toute-prescience de Dieu, n'a jamais pu être réalisée d'une façon rationnelle. La coexistence de la liberté et de l'ordre universel est un de ces *mystères* que l'entendement humain n'a jamais pu et ne pourra jamais percevoir; nous avons essayé plus haut d'expliquer pourquoi.

Mais il y a lieu de reproduire ici un argument vraiment nouveau et original des saint-simoniens. « Aux époques critiques et irréligieuses, disent-ils, l'homme ne se conçoit plus de destination; aucun attrait sympathique ne le porte vers l'avenir, et cependant il se sent emporté vers une fin qu'il ignore et qui ne lui cause que de l'effroi. Cette force qui l'entraîne malgré lui, il l'appelle fatalité et il la maudit; alors il est *passif*, car c'est sans sa participation consciente que s'accomplit le mouvement auquel il cède; il est esclave, car il se sent opprimé.

« Aux époques organiques ou religieuses, l'homme se conçoit une destination et il l'aime. De toutes parts, il se sent porté vers le but qu'il désire; cette force qui le dirige, il l'appelle *Providence* et il l'adore. Alors il est actif, car il concourt de toute sa puissance à l'accomplisse-



ment de sa destinée; alors il se sent libre, car ce qu'il fait dans ce but est ce qu'il aime le plus..... On peut donc dire que la liberté pour l'homme consiste à *aimer ce qu'il doit faire.* »

Je bornerai là ma courte analyse de la philosophie saint-simonienne, me réservant de revoir plus tard les principales applications de ces différentes formules.

FOURIER. — Fourier s'est occupé encore bien moins de philosophie pure et de métaphysique proprement dite que Saint-Simon et ses disciples. Signalons cependant deux points intéressants de sa théorie : l'un, c'est la part considérable, excessive, qu'il fait à la passion, ou, comme il le dit, à l'attraction, et qui se résume dans la célèbre formule : *Les attractions sont proportionnelles aux destinées.* L'attraction, au fond, c'est la volonté sans la liberté dont Fourier ne se préoccupait en aucune façon. Seulement plus logique que beaucoup d'autres, il niait le devoir qu'il considérait volontiers, ainsi que la morale qui en découle, comme une entrave subversive.

L'autre point à noter, ne fût-ce qu'à titre de pressentiment, c'est que Fourier conçoit l'harmonie sociale qu'il rêve comme résultant du jeu même de ces forces naturelles qu'il appelle les passions. Cette harmonie qui, loin d'être *pré-établie*, s'établit d'elle-même par l'action des

forces en conflit mutuel, rappelle l'idée fondamentale du darwinisme, celle par laquelle le grand et modeste savant anglais a réalisé de notre temps l'une des plus grandes et des plus profondes révolutions qui se soient jamais opérées dans les esprits.

En dehors de ces deux vues intéressantes, la contribution du fouriérisme au travail philosophique du XIX<sup>e</sup> siècle peut être considérée comme à peu près nulle.

AUGUSTE COMTE. — Auguste Comte, au contraire, a exercé sur le monde pensant contemporain une influence considérable, moins par la valeur très discutable de ses idées propres que par le courant dont il a déterminé la formation dans les esprits.

Élève de Saint-Simon première manière, Auguste Comte a développé pour la première fois son système de politique positive dans le troisième *Cahier du Catéchisme des Industriels*, paru en 1824. Dans cet opuscule remarquable par une grande puissance de dialectique, le fondateur du positivisme s'efforce d'élever la politique au rang des sciences d'observation, et de lui appliquer par conséquent toutes les règles et les méthodes de la physique, de la mécanique, de la chimie. Il pose en principe que toutes les sciences humaines ont passé par trois états qui sont :



l'état théologique ou mythologique, dans lequel les phénomènes sont liés par des idées surnaturelles, expliqués, *vis a priori* d'après des faits inventés; l'état métaphysique ou abstrait, où ils sont attachés par des idées abstraites « ni tout à fait surnaturelles ni tout à fait naturelles »; le troisième état, état définitif de toute science quelconque, état scientifique ou positif, où les faits sont liés d'après des idées ou lois générales « d'un ordre entièrement positif, suggérées ou confirmées par les faits eux-mêmes, qui souvent même ne sont que de simples faits assez généraux pour devenir des principes ».

Auguste Comte ne croit qu'aux faits; il rejette absolument toute métaphysique, et il a le premier voulu imposer aux curiosités de l'esprit humain la barrière infranchissable de l'inconnu, domaine où il est, à son avis, inutile de tenter de pénétrer, car toute recherche y est vaine, condamnée d'avance à l'insuccès.

Ce système présente une apparence de certitude, de sûreté, de rigueur, qui en a fait le succès parmi les savants, généralement peu familiarisés avec les méthodes philosophiques. En France, Littré et la plupart des médecins n'ont jamais dépassé ce point de vue. Ils étaient particulièrement séduits par cette mise hors la loi de la métaphysique.

Est-il besoin de montrer que les idées de Comte sont singulièrement erronées, arriérées, et témoignent d'une profonde ignorance des lois premières de l'esprit? Après les analyses de Kant, il n'est plus permis de soutenir qu'il n'y a pas, dans la connaissance d'un fait quelconque, deux facteurs irréductibles, une action du monde extérieur, une réaction de notre moi. Supprimer la métaphysique, c'est bien plus facile à dire qu'à faire. Nous ne pouvons parler d'un corps, de ses propriétés, nous ne pouvons conjuguer un verbe actif, sans nous appuyer sur une hypothèse métaphysique, vraie ou fausse, déterminant les relations qui existent entre nous et ce qui n'est pas nous.

Historiquement, scientifiquement même, il est absolument faux de prétendre que les lois générales soient toutes suggérées par les faits eux-mêmes. L'idée de loi était dans l'esprit humain longtemps avant les premières observations scientifiques; aujourd'hui même encore, les faits classés scientifiquement d'après les données de l'observation sont en très petite minorité par rapport aux faits connus.

Contrairement aux assertions de Comte, l'imagination joue le rôle principal dans la découverte scientifique. Le chercheur suppose presque toujours *a priori* l'existence d'une loi; il s'efforce



de s'en faire une idée, et c'est pour vérifier l'exactitude de cette loi supposée qu'il a la patience, le courage d'inventorier des myriades de faits. C'est parce qu'il croyait à la loi de Newton, que Le Verrier s'est lancé pendant quatre ou cinq ans dans les calculs qui l'ont amené à la découverte de *Neptune*. L'histoire des recherches de Pasteur est particulièrement édifiante à cet égard. C'est la notion de la symétrie parfaite ou imparfaite qui l'a conduit à découvrir la différence entre l'acide tartrique droit et l'acide tartrique gauche, puis, de déduction en déduction, ou plutôt d'imagination en imagination, à trouver la théorie des fermentations et tout ce qui s'ensuit.

Si l'on veut peser la valeur des termes employés en physique, en chimie, en mécanique rationnelle, sciences parvenues à l'état *positif* s'il en fût jamais, on se rend compte qu'elles reposent toutes sur des considérations métaphysiques. La force, l'action et la réaction, l'inertie, l'affinité, l'atome, etc., sont autant de vues de l'esprit tout à fait étrangères à ce qu'Auguste Comte et son école appellent les *faits positifs*.

Quant à la fameuse distinction du connaissable et de l'inconnaissable, on peut l'admettre en principe, mais il est souverainement imprudent d'en tracer la frontière pratique. Auguste

Comte avait horreur de l'astronomie; si les pères de la Chaldée avaient été acquis à sa doctrine, ils n'eussent jamais essayé de découvrir les lois du mouvement des étoiles. Positivistes, Kirchhoff et Bunsen n'auraient jamais retrouvé dans les corps célestes l'hydrogène et le sodium; ils n'auraient jamais eu l'idée d'aller les chercher aussi loin.

Enfin, on se rappelle l'hostilité mal dissimulée avec laquelle les savants positivistes français, Littré en tête, ont accueilli les idées de Darwin, coupable d'avoir osé formuler des hypothèses sur l'origine des êtres vivants.

La doctrine positiviste mutilé l'esprit humain, lui ferme les horizons lointains, lui interdit

Le long espoir et les vastes pensées.

En France, où elle s'est longtemps renfermée dans une rigoureuse orthodoxie, elle a exercé sur les sciences, particulièrement sur la physiologie, une influence néfaste et stérilisante.

Mais, en développant dans un langage plus acceptable pour les contemporains les idées de Saint-Simon sur la physiologie des sociétés, sur les phases de leur évolution, en démontrant avec une évidence invincible l'impossibilité pour ces organismes de retourner en arrière, ou même de



rester immobiles, en cherchant par les aspirations même les plus chimériques à bannir du monde les hypothèses religieuses et métaphysiques anciennes, Auguste Comte, je le répète, a exercé une grande influence sur les penseurs de notre temps, et notamment sur les penseurs de l'école anglaise qui sont ses véritables héritiers.

On a souvent reproché à la philosophie socialiste — et non sans une apparence de raison — de n'attacher qu'une importance médiocre à la question de la liberté. Nous avons cité plus haut la façon dont les saint-simoniens entendaient se justifier de cette indifférence. Fourier et Auguste Comte n'y ont même pas songé. A propos de la liberté de conscience, Auguste Comte s'exprime avec la plus grande netteté :

« Il n'y a point de liberté de conscience en astronomie, en physique, en chimie, en physiologie, dans ce sens que chacun trouverait absurde de ne pas croire de confiance aux principes établis dans ces sciences par les hommes compétents. S'il en est autrement en politique, c'est parce que les anciens principes étant tombés, et les nouveaux n'étant pas encore formés, il n'y a point, à proprement parler, dans cet intervalle, de principes établis. Mais convertir ce fait passager en dogme absolu et éternel, en faire une maxime fondamentale, c'est évidemment procla-

mer que la société doit rester sans doctrines générales. On doit convenir qu'un tel dogme mérite, en effet, les reproches d'anarchie qui lui sont adressés par les défenseurs les plus capables du système théologique. »

Il y aurait évidemment beaucoup à répondre à ce raisonnement très contestable et qui repose, en partie, sur une erreur de *fait*. La liberté de conscience existe parfaitement en astronomie, en physique, en chimie, en physiologie. Les ignorants font bien sans doute d'accepter de confiance les principes établis par les hommes compétents et encore nul ne les y force, nul ne les oblige à s'occuper de ce qu'ils ne savent point. Mais les hommes de science témoignent de leur liberté absolue par la multiplicité même des systèmes différents au moyen desquels ils cherchent à expliquer les faits. Nul n'est contraint par la loi et la force de croire que le soleil tourne autour de la terre. C'est au contraire dans cette liberté absolue de tout contrôler, de tout discuter, de tout reviser, que la science moderne a trouvé le germe ou tout au moins le *moyen* de tous les progrès qu'elle a réalisés.

Cette indifférence de la philosophie sociale pour la liberté, s'explique d'ailleurs par la nature même de ses préoccupations.

Curieuse avant tout des lois générales qui



régissent l'évolution des sociétés, la philosophie socialiste procède, comme la statistique, comme la démographie, etc., par l'étude des faits les plus généraux. Les tendances communes à tous les hommes s'ajoutent et se renforcent; les tendances individuelles, particulières, peuvent se neutraliser mutuellement; en tout cas, ces dernières ne se confirment et ne s'accroissent point les unes les autres; elles demeurent dans une sorte d'état d'effacement relatif. On comprend très bien ainsi qu'un groupe nombreux d'individus libres, mais de même espèce, soit soumis à des lois générales qui reposent précisément sur les caractères qui constituent cette communauté de nature <sup>1</sup>.

Cette explication me paraît, entre autres mérites, réfuter victorieusement toutes les accusations de fatalisme portées contre les essais de philosophie de l'histoire.

DARWIN. — Avant de passer à l'examen sommaire des systèmes de Stuart Mill et Herbert

1. Un physicien anglais fort distingué, M. Galton, a illustré cette théorie par une expérience aussi ingénieuse que concluante. Il réunit toutes les photographies de personnes d'une même famille, d'une même localité, d'une même nation, et les fait rapidement passer devant une même plaque impressionnable. Les traits communs s'ajoutent en se superposant, les traits individuels disparaissent et l'on obtient la photographie du *type* du groupe considéré, ce groupe fut-il l'ensemble des *clergymen* de l'île de Wight.

Spencer, les représentants les plus éminents du positivisme anglais, et, par une dérogation partielle à l'ordre chronologique, il paraît utile d'insister sur le point de vue philosophiquement nouveau que Darwin a fait prévaloir, a rendu populaire presque sans s'en douter dans le monde de l'esprit, et qui y a opéré une révolution capitale.

On se rappelle que, dans sa théorie de l'*Origine des espèces* sur la valeur scientifique de laquelle nous aurons à revenir plus bas en détail, Darwin s'efforce de prouver que l'ordre, l'harmonie, l'équilibre que nous pouvons constater entre les différentes familles des animaux et des végétaux est un résultat obtenu, non par l'intervention consciente d'une intelligence supérieure, se chargeant de mesurer le nombre des chats au nombre des souris, mais par le jeu naturel de la lutte pour l'existence entre les différents êtres. Pour prendre un exemple facile à saisir, nous voyons qu'à Paris, dans une cité de deux millions et demi d'habitants de tout âge, de tout sexe, de toute santé, il est possible avec de l'argent de se faire servir à toute heure du jour et de la nuit un mets quelconque, si recherché, si rare qu'on le suppose. Autrefois, du temps de Bossuet, de Fénelon ou simplement de M. Cousin, pour expliquer cette concordance



parfaite entre les besoins et les moyens de les satisfaire, on eût tout de suite songé à quelque intelligence suprême, exactement au courant des futurs appétits de chacun, et assez puissante pour accumuler à l'avance dans la mesure voulue les provisions nécessaires et suffisantes. Or l'expérience prouve qu'il n'y a aucune intelligence attelée à cette ingrate besogne. Il y a un marché achalandé de consommateurs si nombreux, si variés, qu'un producteur a la confiance légitime d'y trouver preneur à ses produits, et ce marché existe depuis assez longtemps pour que les proportions moyennes aient pu être déterminées par la pratique.

Bien mieux, pour l'armée, où des hommes capables et intelligents, les intendants militaires, sont chargés de pourvoir à la nourriture très simple, et toujours la même, de soldats du même âge, les résultats obtenus sont très inférieurs.

On le voit, la perfection de l'ordre constaté dans une famille de faits est loin de fournir la preuve qu'une intelligence consciente ait présidé à la formation de cet ordre. Cet ordre peut *se créer* lui-même par le jeu naturel d'une ou plusieurs grandes lois posées une fois pour toutes. Pour l'exemple choisi, c'est la loi de l'offre et de la demande s'exerçant sur un marché considérable, c'est la résultante des efforts particuliers

de chacun des producteurs ne pensant qu'à soi, n'ayant en rien le désir de contribuer à la solution du problème.

De même pour l'origine des espèces, pour leur répartition harmonique. Le nombre des moutons existants est un produit de plusieurs facteurs parmi lesquels figurent le nombre des consommateurs de viande ou de laine de mouton, le nombre des loups, des chiens, des bergers, des éleveurs, des causes de maladie, etc., etc., et non pas le chiffre fixé par une intelligence unique occupée à faire naître et mourir les agneaux, les brebis, les béliers dans des proportions exactement et préalablement déterminées par elle.

Ce principe n'est peut-être pas absolument nouveau dans l'histoire de la philosophie; mais, on peut l'affirmer, nul avant Darwin n'avait su démontrer, *illustrer* avec plus de force, faire entrer aussi rapidement, aussi profondément dans la circulation des idées populaires cette notion que le monde est en train de *se faire*, sous l'action inconsciemment combinée de tous les êtres qui le composent.

Avec un peu de réflexion sans doute, on peut dire que ce travail a pu être prévu, mis en train, que ces grandes lois ont pu être établies par une intelligence supérieure sachant ce qu'elle faisait, comme le chimiste, qui met les substances dans



sa cornue et attend du jeu des affinités naturelles le résultat qu'il cherche.

On peut même trouver que le rôle de cette intelligence, de cette Providence, ainsi compris, est autrement grandiose que celui du fameux horloger de Voltaire occupé sans cesse à construire son horloge et à faire marcher de son doigt divin l'aiguille sur le cadran.

Quoi qu'il en soit, le concept populaire, vulgaire si l'on veut, de la création, du fonctionnement des mondes, a été absolument renouvelé par Darwin en moins de trente ans. A ce titre, le grand naturaliste a exercé sur le mouvement philosophique de son temps une influence aussi considérable qu'incontestable. Nous n'en dirons pas plus long pour le moment sur son système que nous reprendrons en temps et lieu.

#### L'école anglaise.

STUART MILL ET HERBERT SPENCER. — La philosophie anglaise de notre temps, dont Stuart Mill et Herbert Spencer sont de beaucoup les plus éminents représentants, est très intéressante à plus d'un titre. Dominée dès le début par les préoccupations utilitaires et réalistes qui sont la marque du caractère national, elle a voulu, se conformant aux préceptes d'Auguste Comte,

faire de la psychologie une science purement expérimentale, *positive*, dont elle bannirait sévèrement toute hypothèse métaphysique. Stuart Mill et Herbert Spencer ont été aussi loin qu'il est possible d'aller dans cette voie; mais, arrivés au bout, ils ont eu la sagesse de reconnaître et de proclamer qu'il ne suffit pas de nier ou de supprimer les problèmes pour les résoudre. Adoptant le point de vue collectif que nous avons signalé comme caractéristique de la philosophie socialiste, ils l'ont transporté d'une façon aussi hardie qu'imprévue dans l'étude même de la psychologie individuelle. Enfin, sur la base saint-simonienne et comtiste de l'évolution se réalisant par le processus darwinien, Herbert Spencer a édifié une des hypothèses cosmologiques les plus grandioses qui aient jamais été imaginées.

Nous allons essayer de donner ici une idée sommaire de ce travail de la pensée anglaise contemporaine. Pour conserver à la psychologie ce caractère expérimental et positif pur de tout mélange métaphysique, Stuart Mill a eu l'idée d'opérer sur le seul fait psychologique primitif et irréductible à ses yeux, la sensation <sup>1</sup>. De la sensation, le philosophe anglais fait naître l'in-

1. On trouvera tout ce système admirablement exposé par M. Taine dans *l'Intelligence humaine*.